

Corinne Hoex

**Corinne Hoex, *Contre jour* (Le Cormier, 2009) ; *Juin* (Le Cormier, 2011)**

**Minimaliste, mais concrète et sensuelle, la poésie de Corinne Hoex touche par sa justesse et sa tendresse. Une art de la phrase simple, des thèmes intimes mais universels, une attention au grain du quotidien.**

Corinne Hoex est l'auteur de trois romans, qui lui ont valu de nombreux prix et un beau succès critique. Mais elle est aussi poète. Elle a publié aux éditions du Cormier deux petits livres où se dessine une poésie tout à fait originale, et d'une grande qualité. Chaque livre possède un sujet propre et forme comme un seul poème, développé en brèves stances qui déroulent un propos homogène et progressif.

Les deux livres témoignent d'un sens rare du regard et de l'expression. L'attention à l'autre et l'émotion ne passent ni par l'expansion rhétorique ou affective, ni par la soustraction.



Le premier livre, *Contre jour* (2009), s'adresse à un personnage planté d'emblée dans un décor :

*aujourd'hui  
encore*

*tu es assis  
dos au jardin  
à contre-jour*

En quelques mots allusifs, Corinne Hoex induit en nous deux impressions inconscientes, que la suite du texte confirme : ce personnage est âgé, et c'est un peintre, qui ne peint plus que dans sa tête. Un peintre épris de couleurs, et qui, dos tourné au jour et aux lumières, fait face à l'obscurité :

*ton regard  
scrute  
le point invisible  
là où apparaît  
la couleur  
là où le noir  
se troue*

...

*tu n'appartiens  
qu'à ce bleu  
qui te brûle*

Tout le poème est la méditation attentive d'une femme de mots sur les sensations d'un homme du regard. Si les mots peuvent dire le regard, si la vue peut habiter le poème, c'est, comme nous le montre Corinne Hoex, dans la simplicité, la nudité de l'expression, plus dépouillée que minimaliste.

Si le peintre observe la pluie, elle lui dit : « tu es / dans chaque goutte ». Puis l'adresse au peintre aborde l'acte même de peindre, fût-il mental :

*cette nuit  
dans ta tête  
tu as peint  
une nouvelle toile*

On ne s'avise pas tout de suite de l'ambiguïté des deux premiers vers de cet extrait. Affronter le noir est mourir :

*le noir  
est dans tes narines  
contre ta bouche  
ouverte  
le noir  
dans tes poumons*

*le goudron*

*de la nuit  
descendu sur toi*

Mais peindre est vivre :

*tu traces  
une seule ligne  
le cap  
limpide  
que tu suis*

Et peinture et vie se confondent, dans une leçon que le poète énonce à peine, posément :

*tu consens  
à disparaître  
dans la couleur  
la plus profonde*

*tu rejoins  
l'aurore*

Procédant par touches de noir, de blanc et de couleurs, cette poésie est limpide et lumineuse. Il ne faut pas glisser trop vite sur ces vers apparemment simples, et leur forte découpe : l'absence quasi totale de figures rhétoriques n'empêche pas, mais au contraire autorise, une poésie visuelle sans description, une poésie empathique sans pathos.



La substance du deuxième livre, *Juin* (2011), est tout sauf abstraite. Il y est question de bonbons, de chapeaux, de beurrier et de confitures, de lingerie, de corde à linge, de profiterolles, de cretonne, de cassonade. C'est que son personnage, auquel à nouveau la poète s'adresse d'un bout à l'autre, est une grand-mère aimante, attachante, sensuelle, ancrée dans le réel, mais la tête dans le rêve. Toute une enfance est évoquée à travers le souvenir d'une affection (*tu avances / toujours / tu viens vers moi*), et les gestes et mots de la grand-mère.

La touche du poète-peintre se précise et s'enrichit. Et si c'est à nouveau la vue qui domine, la poésie convoque tous les sens, qui sans se mêler, se répondent en riches synesthésies :

la vue et l'odorat :

*les taches roses des fleurs  
au-devant de toi  
l'odeur des pétales froissés*

la vue et l'ouïe :

*tu dis c'est moi  
ta voix claire  
c'est moi  
la lumière vient  
entre les branches  
la lumière te regarde*

la vue, l'ouïe et le toucher :

*un ciel très bleu  
le chant de deux merles  
à l'ombre des peupliers  
dans la balancelle  
tes doigts rêvent sur tes perles*

le toucher :

*ta main chiffonne  
le satin clair  
le satin clair et la soie tendre  
ta main ensuite  
dans mes cheveux*

le goût, l'ouïe et la vue :

*la serveuse en tablier rond  
pose devant toi  
tes profiteroles  
dans un léger tintement  
de porcelaine*

Ici, tout un art subtil de l'image s'exerce, en un passage fréquent de l'image-vue à l'image-figure, de la notation à la métaphore :

*des frémissements d'ombre  
nagent au sol  
des poissons de lumière  
éclairent tes yeux*

ou à la métonymie :

*dans l'herbe  
ton journal ouvert  
sur le ventre  
fait la sieste*

Cette pratique du mot juste se contente de phrases simples, souvent nominales : nommer les choses pour les faire voir et sentir suffit. Ce qui peut être un tic d'écriture facile et rebattu chez d'autres trouve chez Corinne Hoex toute son efficacité : la fixité et la mobilité du souvenir, sa fragmentation et sa densité, émergent mieux à travers ces notations sans verbes, que d'ailleurs le lecteur supplée sans peine :

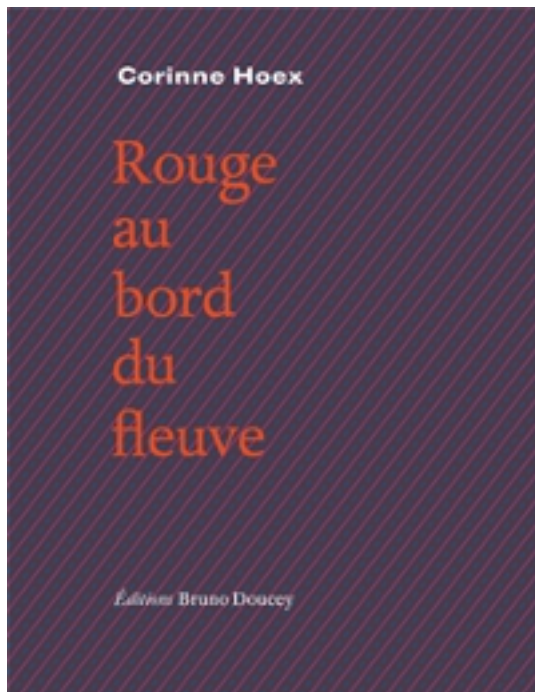
*un bruit de papier froissé  
la chatte aux pattes blanches*

Souvenirs, émotions, affection, vécus et revécus dans une sensualité intime et solaire, tout se dit avec la même sobriété :

*juin  
c'est toujours juin  
quand tu es là*

En somme, la fin du livre dit tout cela en deux vers :

*ce souvenir tout à fait net  
dans cette parfaite lumière*



Vient de paraître une nouvelle plaquette, aux éditions Bruno Doucey (décembre 2011). *Rouge au bord du fleuve* poursuit le même parcours poétique avec les mêmes éléments : choix d'un thème unique et neuf, même économie des moyens linguistiques. À nouveau, dans leur simplicité, des phrases telles que « *les arbres inclinent leur ombre / sur l'eau noire / de la nuit* » ont un pouvoir évocateur proportionnel à leur économie.

Trente-trois très courtes laisses déploient presque elliptiquement la confrontation de la locutrice avec un fleuve « grondant », par une nuit « belle et terrible », battue par un vent « fou ». La locutrice traverse la peur, avec pour talisman, métaphore et métonymie de la lumière, une écharpe rouge (*tu portes l'écharpe rouge / qui sauve la lumière*) :

*le vent fouette les arbres  
fait tourner la poussière  
et tu fermes les yeux*

*dans l'île avec le vent*

Une île puis une ville, croisées, matérialisent le désir de la locutrice, qui peut davantage s'identifier au fleuve :

*une île  
la soif du fleuve  
sertie dans son étroite*

Car c'est bien de désir et de fusion qu'il s'agit, bien plus que de contemplation. Au terme d'un parcours qui aura inclus perception et immersion, les trois dernières strophes le disent sans détours :

*alors tu ferme les yeux  
et tu es le vent  
qui broie les platanes  
soulève la poussière*

*tu fermes les yeux  
et tu es le fleuve  
son grondement  
sa soif  
son odeur de boue*

*tu fermes les yeux  
car tu es la nuit  
le noir de la nuit  
qui confond  
les terres  
les eaux  
et les airs*

Il n'est pas si fréquent qu'un romancier - une romancière - atteigne une telle originalité et une telle unité poétiques, à fortiori quand sa diction paraît se distinguer si nettement du ton romanesque. Mais gageons qu'une expérience d'écriture a forcément nourri l'autre.

**Gérald Purnelle**  
Février 2012



**Gérald Purnelle** mène ses recherches dans le domaine de la métrique, de l'histoire des formes poétiques et de la poésie française moderne et contemporaine.

---

*Corinne Hoex, Contre jour, Le Cormier, 2009.*  
*Corinne Hoex, Juin, Le Cormier, 2011.*

*Rouge au bord du fleuve, Bruno Doucey, 2011.*